

De la longévité des athlètes

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **32 (1975)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De la longévité des athlètes¹

Pierre Naudin

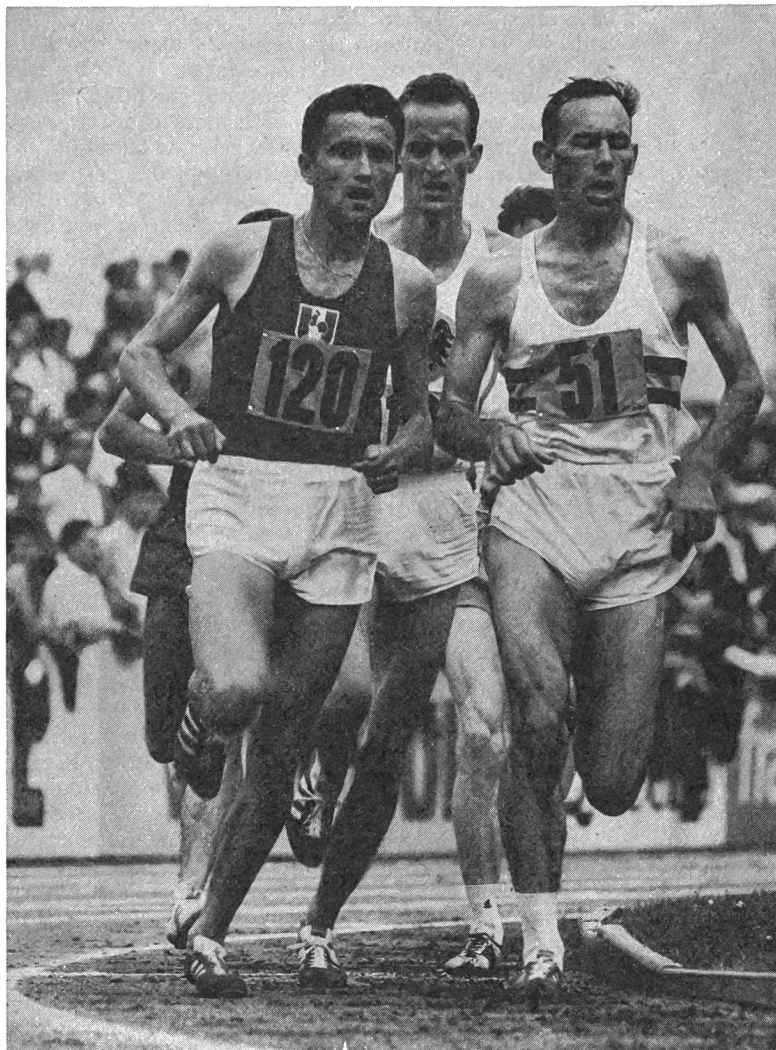
Le type de coureur le plus remarquable aura été Jules Ladoumègue. C'était l'alliance de la sveltesse et de l'efficacité, l'alliage le plus merveilleux du style et du rendement. Préparé par un tout autre homme que Poulencard, sans doute aurait-il décroché un titre olympique. S'il n'avait pas été disqualifié, il eût certainement «fait» une carrière de plus de vingt ans, au lieu de celle qui fut la sienne. **L'exemple le plus parfait de longévité**, pour un coureur, demeure à ce jour Paul Martin, qui participa à cinq Olympiades (de 1920 à 1936), et cela, sans nuire tout d'abord à sa carrière d'universitaire, ensuite à sa carrière de champion et d'éminent chirurgien, puisque sur ce plan-là aussi, sa célébrité est mondiale.

Malheureusement, nous ne trouverons plus dans l'avenir de carrières aussi longues et aussi prestigieuses que celle-ci.

Sur le plan purement sportif, Jazy n'aura guère duré. A ses débuts, il n'était pas plus doué que certains gamins qu'il affrontait, mais c'était un gagnant, un opiniâtre, ce qui n'excluait pas une gentillesse, une simplicité et une lucidité que j'ai toujours appréciées en lui. Pour certains individus, l'orgueil est le meilleur des carburants; pour certains athlètes, c'est la vanité qui les mène au succès. Ce que j'ai trouvé d'estimable en Jazy, ce fut cette volonté démesurée d'aboutir, dans une société qui commençait déjà à niveler les esprits,



Paul Martin, l'exemple le plus parfait de longévité.



Michel Jazy n'a pas cherché à «durer» outre mesure.

à lénifier les caractères et les tempéraments... Qui-conque, athlète ou non, ne possède pas cette volonté ne peut prétendre concrétiser ses rêves...

Mais de quelles peines quotidiennes est constituée cette ascension vers les plus hauts sommets! Et comment ne se laisserait-on pas entraîner à la vénalité après les avoir endurées? Si tous les «patrons» ne payaient leurs employés qu'avec des louanges et des babioles, imaginez ce que serait le rendement de ceux-ci! Le gain est le corollaire obligatoire de toute participation, qu'il s'agisse de celle de l'esprit ou de celle des muscles.

Autrefois, me semble-t-il, les athlètes ne songeaient pas aussi passionnément à briller, parce que les résultats n'apportaient pas autant de satisfactions de toutes «espèces», et c'est pourquoi les athlètes n'ayant pas à se fustiger à outrance, le sport était une distraction agréable. Le champion se créait, se révélait tant bien que mal et tombait enfin dans les mains d'un grand entraîneur qui le manipulait sans discerner bien souvent ses aptitudes profondes. Ainsi, le ralliement de Jean Bouin à l'Hébertisme lui fut plus néfaste que profitable: il prit des muscles, du poids et perdit un peu de son dynamisme et de sa vitesse.

La sujétion de Ladoumègue et de Séra Martin à Poulencard ne fut pas en tous points constructive. Le dialogue entre entraîneur et athlète n'existait pas, je le répète. Un paternalisme feutré dénaturait leurs rapports.

¹ Tiré de «L'Athlète et son Destin».

Désormais, on trouve des entraîneurs valables au niveau des petits clubs: ² ils voient, ils jugent, ils décident — quelquefois après concertation avec d'autres entraîneurs, car ils sont conscients de leur faillibilité — de ce qui sera le meilleur pour le garçon ou la jeune fille dont les qualités intrinsèques sont évidentes.

Si l'athlétisme est un sport en effervescence, c'est qu'on y recherche constamment, non seulement les meilleurs éléments et que, sitôt découverts, on les «force»; c'est aussi qu'on y est constamment à la recherche des procédés et des innovations susceptibles de pousser l'athlète encore plus avant dans la performance. Les techniques n'ont jamais cessé d'évoluer, et cependant des novateurs prouvent de loin en loin que l'athlétisme est un domaine où les recherches ne sont pas seulement dévolues aux techniciens. La médecine est devenue plus que jamais nécessaire à l'athlète. En octobre 1946, dès que le sport eut redémarré en France, et dans le fascicule no 2 d'une revue qui, hélas! ne vécut pas longtemps, **Le Sport et l'Homme**, le docteur Gaffier considérait cette formule comme le nouveau principe de l'athlétisme:

sportif seul = performance médiocre

sportif + entraîneur = performance meilleure

sportif + entraîneur + médecin = performance supérieure et santé conservée.

C'était la vérité, bien que le rôle du médecin n'eût alors pas atteint la polyvalence et l'étendue que nous lui connaissons aujourd'hui. C'était celui du guérisseur dans l'acception propre du terme, d'un indicateur de spécialité, d'un sélectionneur. Désormais, le médecin intervient puissamment dans la préparation et dans la «réparation» de l'athlète de haute compétition, qui n'est plus seul dans la performance et représente en fait quatre personnes physiques et «morales» (si l'on veut!): lui-même, son entraîneur, son ou ses médecins et son pays... C'est beaucoup...

Et il est navrant que la plupart de ces athlètes d'élite se reconfortent avec des produits prescrits par des médecins quelquefois «fonctionnarisés», produits qui dépassent la limite du médicament «revigorant» et versent, consciencieusement, dans ce dopage qui nous indignent quand il se pratique à l'étranger et qui nous rassure quand il se pratique chez nous, sur nos athlètes.

Différences d'allure, conceptions divergentes

L'athlétisme aura donc connu, depuis sa naissance, des différences d'allure nées des divergentes conceptions du sport. De 1896 à 1914, il n'était qu'un jeu, il faut bien en convenir, surtout lorsqu'on feuillette les traités d'entraînement et qu'on trouve les «recettes» dont j'ai antérieurement cité quelques extraits.

Des esprits lucides comme Georges Hébert, prévoyaient que le sport ne tarderait pas à se dévoyer sous l'influence de ces grands fléaux que sont le nationalisme, le chauvinisme et l'argent. Le nationalisme était d'ailleurs le ferment du sport occidental comme l'hégémonie était celui du sport américain. Georges Rozet, dans **Défense et Illustration de la Race française** (Alcan, 1911) écrivait, à propos de la «précellence du muscle gallo-romain» (!):

Un camelot, le jeune Siret, arrive premier, en excellent état, dans le marathon pédestre de Londres. Louis Bouchard, mince coureur aux jambes d'échassier, s'attribue quelques-uns des records du monde; Faillot et le Marseillais Bouin, gars découplés à l'antique, semblent devoir les menacer tous (...). La preuve semble acquise désormais que le muscle français, à peine exercé encore et qui ne fait que se réveiller, sera bientôt indubitablement roi...

² Ce n'est que rarement le cas en Suisse (Y. J.)

L'auteur préconisait, à l'occasion du fameux Lemonnier, l'organisation de nombreuses courses sur route... mais avec quels arguments:

La course sur route offre encore cet avantage que le meilleur homme, au lieu de retrouver et de doubler ses concurrents sur la piste circulaire, s'échappe du lot et part en avant. Il devient plus beau de se trouver seul, de n'être plus entraîné que par son propre cœur et aussi par ce rival invisible mais concret cependant à ses yeux, que l'athlète antique ne connaissait pas et qui a nom le Record. Merveilleuse invention de nos âges, cette montre au cinquième de seconde qui permet de lutter par procuration contre un rival absent ou même contre le souvenir des performances passées et des rivaux défunts. Et c'est ainsi que, jusque dans le sport, jusqu'au moment du triomphe visible et indiscutable, s'introduit l'anxiété bien moderne de faire mieux et de n'être jamais satisfait.

Georges Rozet était indubitablement chauvin, et comme à d'autres, les athlètes américains lui faisaient peur: **Et cependant, que savent-ils encore, nos athlètes, des méthodes d'entraînement pratiquées par leurs frères d'Amérique? Et, s'ils les connaissaient, les suivraient-ils? La race française est-elle capable de cet ascétisme sportif qui est la règle des grands collèges américains et qui fait d'eux, en quelque sorte, des monastères d'énergie, des cloîtres d'éducation physique autant (et plus peut-être) que d'éducation intellectuelle. On connaît peu, chez nous, cette réglementation draconienne des clubs universitaires: au lever, très matinal, une heure de gymnastique rationnelle, développant le corps tout entier, comme s'il devait aspirer aux championnats de tous les sports; puis quelques heures d'étude; toute l'après-midi consacrée à l'athlétisme; après dîner (nourriture spéciale pour les grands cracks), un bain court et chaud, et le lit sans merci; des entraîneurs appointés et implacables; un esprit de discipline sportif qui va jusqu'à dénoncer à ces dragons, gardiens de club, le futur champion surpris à fumer.**

Sans doute l'Américain se soumet-il à ce régime par une vanité un peu trop exclusive et puérite, par ce désir de devenir le champion le plus grand dans le monde, en cela comme en toute chose. Il n'en reste pas moins qu'entraînés ainsi, même surentraînés (la chose arrive) et devenus impropres à la lutte finale, ces coureurs restent encore de solides athlètes et des hommes complets. Cela est de conséquence.

C'est par l'entraînement total du corps humain, c'est par cette notion de l'athlétisme complet qu'elle suppose, que la course de vitesse constitue un excellent mode d'éducation physique, celui qui peut nous amener le plus rapidement à l'idéal plastique des Grecs. Encore les Grecs, avec leurs clepsydres approximatives, ignoraient-ils cet intérêt nouveau que nous avons ajouté au sport de la course: la lutte contre le temps, les secondes qui importent, les cinquièmes de seconde dramatiques, en un mot, le suprême stimulant du record.

Et Georges Rozet en arrivait à la **Cité future du Sport: Sommes-nous capables un jour, sous notre climat et dans l'état de notre civilisation, de ces manifestations collectives en l'honneur de la force, de la beauté et de l'harmonie physique? Ou bien, au contraire, notre vie sportive restera-t-elle obligatoirement, et selon les nécessités de chaque sport, disséminée et en quelque sorte discursive? Quel ministre des Finances, quelle municipalité osera jamais, avec les prix actuels du mètre carré, envisager la dépense d'une Olympie moderne?**

Surtout, arriverons-nous jamais à cette religion populaire de la force, de la ligne et du rythme adorés pour eux-mêmes, hors des considérations pratiques de santé, de régénération physique et de repopulation qui nous poussent actuellement vers les sports?

Le sport n'est pas devenu la religion souhaitée par Georges Rozet et nos stades n'ont rien à voir avec les stades antiques; si la population s'est reproduite, si le nombre de jeunes gens a, par conséquent, augmenté, le recensement de tous les athlètes prouve que l'idée qu'on peut se faire de l'athlétisme n'est pas un facteur d'engouement juvénile!

Un rôle «combatif»

Rozet s'inquiétait de l'insatiable appétit de victoires des dirigeants yankees et trouvait draconiens les procédés employés pour obtenir la suprématie musculaire. Dès 1917, les Américains mêlèrent, à un orgueil qui pouvait se comprendre, le nationalisme le plus effréné.

L'entraîneur de l'équipe américaine aux Jeux d'Anvers, Jack Weber, insista sur le rôle combatif des athlètes sélectionnés pour ces jeux. Il écrivit, dans *La Vie au Grand Air*:

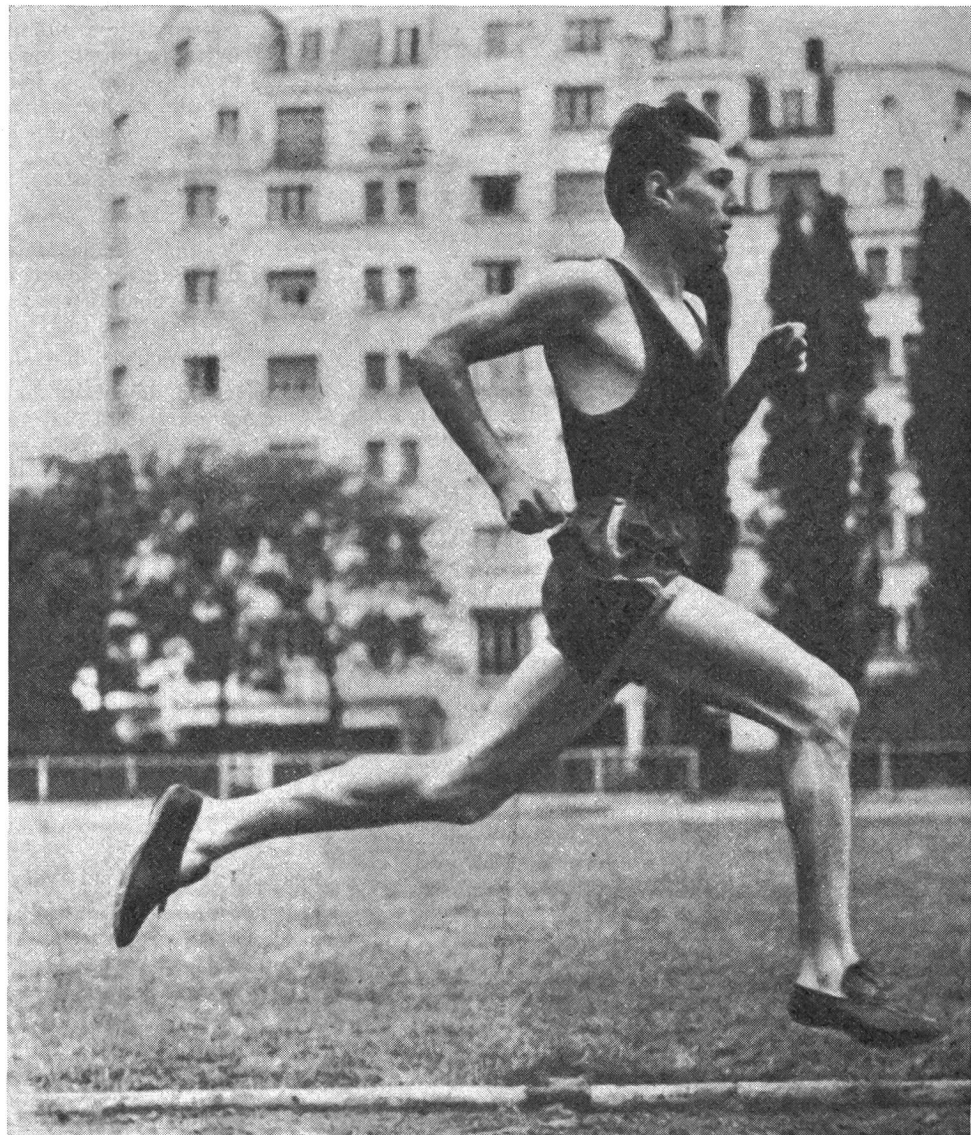
Nous sommes intraitables sur les questions de discipline et de tenue. Si l'un de nos hommes, quel qu'il soit, manque au règlement très strict imposé, nous n'hésitons pas, au second avertissement, à le radier. Nous apprenons à nos coureurs à comprendre l'honneur qui leur est fait de représenter les Etats-Unis; nous leur

expliquons qu'ils ont des devoirs à remplir et que s'ils ne s'y soumettent pas ils se rendront coupables d'une véritable désertion. Aussi enregistrons-nous très rarement la moindre incartade. Mais ce n'est pas une raison parce que certains ont terminé leurs épreuves pour qu'ils se croient autorisés à gêner leurs camarades. Les entraîneurs veillent à l'ordre jour et nuit. Et ils sont les esclaves de la consigne. Qu'on inculque ces principes à vos athlètes, et vous serez étonnés du rendement que vous obtiendrez. Qu'ils se considèrent comme des soldats du muscle.

Et Weber terminait avec une franchise étonnante:

Je n'insiste pas. De même que le seul but de nos hommes doit être de faire triompher le drapeau étoilé sans se soucier des chances individuelles, le mien est de ne pas donner trop de conseils à ceux qui, par leur tenue à l'Olympiade de 1920, me permettent de croire, s'ils se préparent avec ardeur, qu'ils seront parmi les meilleurs à celle de 1924.

Le sport allait être, de cette époque à 1930, une occupation sérieuse, qui devait, d'âpreté en âpreté et sous l'impulsion des nationalismes, atteindre le paroxysme de la frénésie aux Jeux de Berlin: l'athlétisme, surtout, était devenu un atout politique.



Ladoumègue, un brillant athlète qui n'a pas connu ses limites.